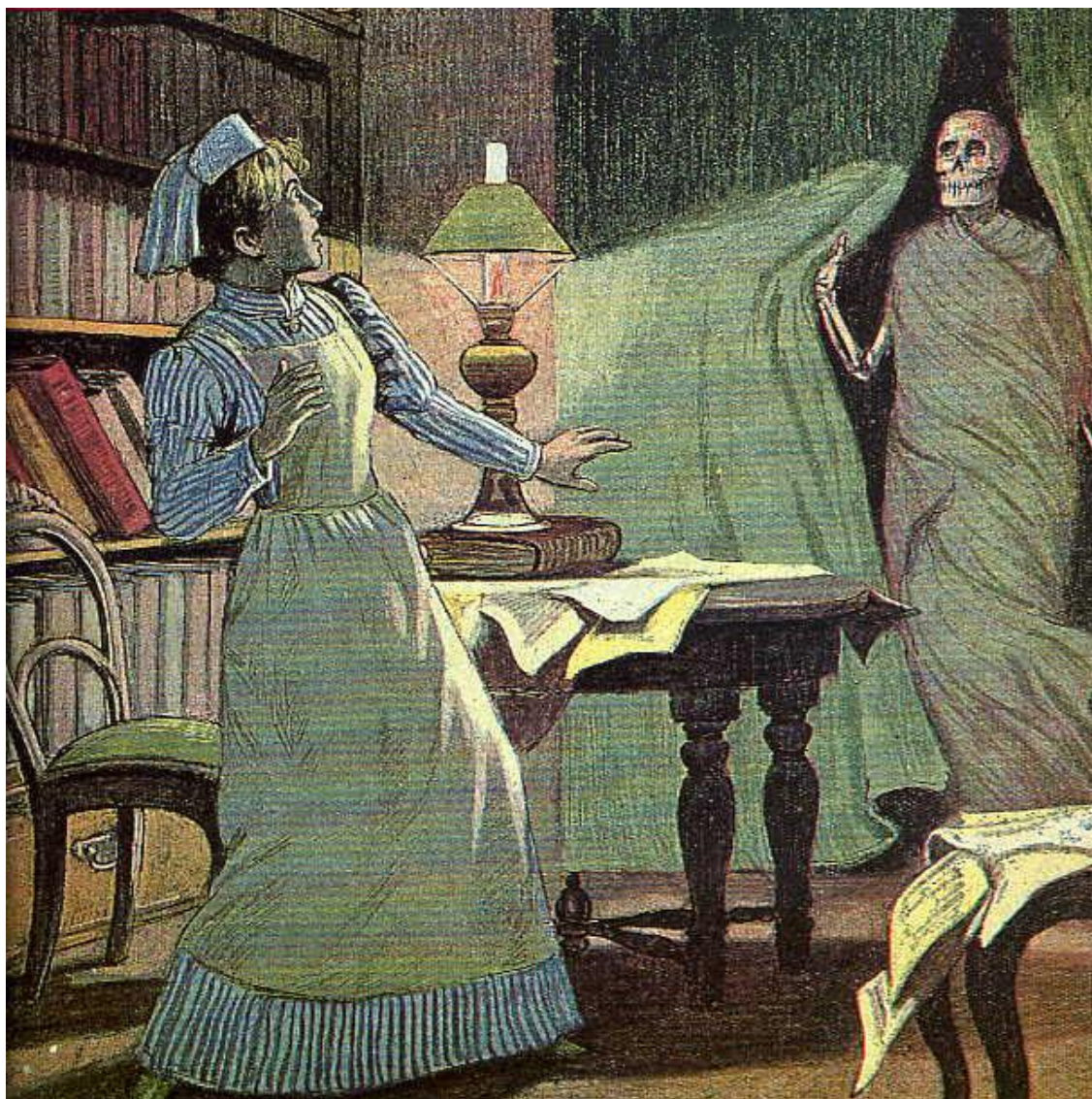


HARRY DICKSON, LES DETECTIVES DE L'ÉTRANGE

OU QUAND LA LITTÉRATURE POLICIÈRE RENCONTRE
LE FANTASTIQUE

par Jean-Paul LABOURÉ
(avec la collaboration de Julien DUPRÉ)



L'auteur tient également à remercier Jean-Pierre GIVORD et Markus LEICHT pour leur aide à la relecture de l'article et à la mise en place des illustrations.

INTRODUCTION

De quoi le fantastique et le policier sont-ils le nom aujourd'hui ? Le plus souvent, hélas, de sous-genres méprisés par les universitaires ou les spécialistes de l'un ou l'autre bord. Il y eut pourtant de tout temps des auteurs, y compris dans le domaine de la littérature générale, qui succombèrent à l'attrait des deux genres. Dans le domaine du fantastique, Guy de Maupassant (*La Main d'écorché, Le Horla, La Main*), Balzac (*Le Centenaire, La Peau de chagrin, La Grande Bretèche*), en passant par Alexandre Dumas (*Le Meneur de Loups, Les Mille et un Fantômes*), Charles Nodier, Gérard de Nerval, Jules Barbey d'Aurevilly ou Théophile Gautier, produisirent en leur temps des œuvres qui méritent mieux que leur confinement à des spécialistes, joignant le raffinement littéraire à une intrigue et un climat fantastiques. Et ce qui vaut pour nos auteurs classiques vaut largement, de nos jours, pour les grands maîtres du roman policier : G.-J. Arnaud et Serge Brussolo (pour ne citer qu'eux : il faudrait joindre à leurs noms ceux de Pierre Véry, Stanislas-André Steeman, Pierre Siniac...) surent développer une production totalement atypique, au point que devant certaines de leurs œuvres, on hésite à dire où se finit l'enquête policière et où commence le fantastique. C'est que ces écrivains, quoique issus de la tradition du roman populaire, avaient à leur actif un imaginaire immense, qui ne pouvait s'en tenir à un cadre littéraire strict. Aussi produisirent-ils des romans résolument hybrides – ce qui prouve que les catégories sont avant tout une vue de l'esprit et qu'un écrivain suffisamment doué n'en a que faire : il a, avant tout, un *monde* à exprimer.

N'oublions pas non plus que cette frontière entre roman policier et fantastique est poreuse chez les auteurs même qui semblent s'être cantonnés à un seul de ces genres : Isaac Asimov, grand auteur de science-fiction devant l'Éternel, ne détestait pas écrire des histoires

d'énigme classique (la série des « Veufs noirs ») et faire figurer dans ses intrigues futuristes des détectives privés, il est vrai un peu spéciaux (voir *Les Cavernes d'acier* ou *Face aux feux du soleil*). Fredric Brown, ayant commencé comme auteur de nouvelles policières, ne tarda pas à ouvrir une veine de science-fiction et de fantastique pour son œuvre, et si les deux demeurèrent distinctes, il est au moins un ouvrage où elles se rejoignent : *La Nuit du Jabberwock*. Plus près de nous, comment réduire à un auteur de polars (même humoristiques), voire à un simple adepte du genre « noir » un écrivain comme Frédéric Dard, lui qui était fasciné par la diversité d'un auteur comme Maupassant ? Aussi n'hésita-t-il pas (après quelques histoires à suspense pour Jacquier où il sacrifiait à ce que l'imaginaire fantastique avait de plus visible : savants fous et décors inquiétants¹) à écrire des romans pour la série « Angoisse » du Fleuve Noir, son principal éditeur. Qu'il le fit sous des pseudonymes et prête-noms divers, afin de pallier une cruelle absence d'auteurs pour alimenter la collection, n'enlève rien à ses mérites.

Mais il est un schéma où le policier et le fantastique se rejoignent, et marchent la main dans la main : c'est celui, bien connu, du détective spécialisé dans l'étrange et l'irrationnel, et qui explique l'inexplicable par la seule force de ses petites cellules grises (à l'occasion, aussi, de ses poings). Comme si les bonnes vieilles investigations à la Sherlock Holmes ne débouchaient plus sur une énigme rationnelle, avec des mobiles humains, mais sur l'indicible cher à Lovecraft, et qu'il ne restait plus au détective qu'une solution : réprimer, détruire à tout prix les forces monstrueuses qu'il a ainsi découvertes. Combien de fins apocalyptiques, de cultes secrets enterrés dans le sang ou les bombes, ces aventures ne recèlent-elles pas ! Combien d'apparitions monstrueuses notre limier ne doit-il pas combattre, comme s'il devait impérativement refermer une horrible boîte de Pandore !

Cette petite étude se propose de décrire différents « détectives de l'étrange » mis en scène depuis le début du vingtième siècle. Elle ne prétend pas à l'exhaustivité, mais à lancer l'amateur un peu curieux, ou le polarophile attiré (sans se l'avouer) par le genre fantastique, sur des pistes à tort bien oubliées.

¹ Voir ce que Dard fit sous le pseudonyme de Frédéric Charles : *L'Agence S.O.S.* (1949), *La Main morte* (1953) ou encore *N'ouvrez pas ce cercueil !* (1953), qui auraient pu prendre place dans la collection « Angoisse » du Fleuve Noir.

1- HARRY DICKSON, LE SHERLOCK HOLMES AMERICAIN

Figure mythique du roman populaire, le personnage de Harry Dickson occupe une place à part au sein du panthéon de la littérature policière. Il se situe en effet au croisement de trois domaines, en apparence bien distincts : le roman policier, la littérature fantastique et le roman populaire.

Véritable saga d'une longueur de 180 épisodes, les aventures de Harry Dickson, publiées dans les années 20 et 30 dans de petits fascicules populaires, se rattachent à une tendance illustrée par des auteurs tels que Pierre Véry ou Stanislas-André Steeman², qui se caractérise, entre autres, par l'introduction d'un élément féerique dans une énigme policière au départ des plus classiques ; dès lors, le mystère, s'il connaît la plupart du temps un dénouement rationnel, se charge de personnages et de situations irrationnelles, les aventures de Harry Dickson n'hésitant pas à puiser aux sources des grands mythes antiques et contemporains comme du savoir technique de l'époque (île artificielle, engins volants, gaz aux propriétés exceptionnelles)... Ce véritable dynamitage du genre policier emmène le lecteur ébloui loin de la routine du genre et lui permet d'atteindre de nouveaux horizons.

Les meilleurs épisodes de la série (il y en a très exactement 105) sont dus à la plume du grand écrivain belge fantastique Jean Ray ; les autres sont rédigés par des polygraphes anonymes³, mais ne manquent pas non plus d'un certain charme, notamment la série des six épisodes opposant Harry Dickson au sinistre Professeur Flax – criminel représentant l'incarnation du mal le plus absolu – ou certains se déroulant dans des contrées plus exotiques (Afrique, Russie tsariste...)

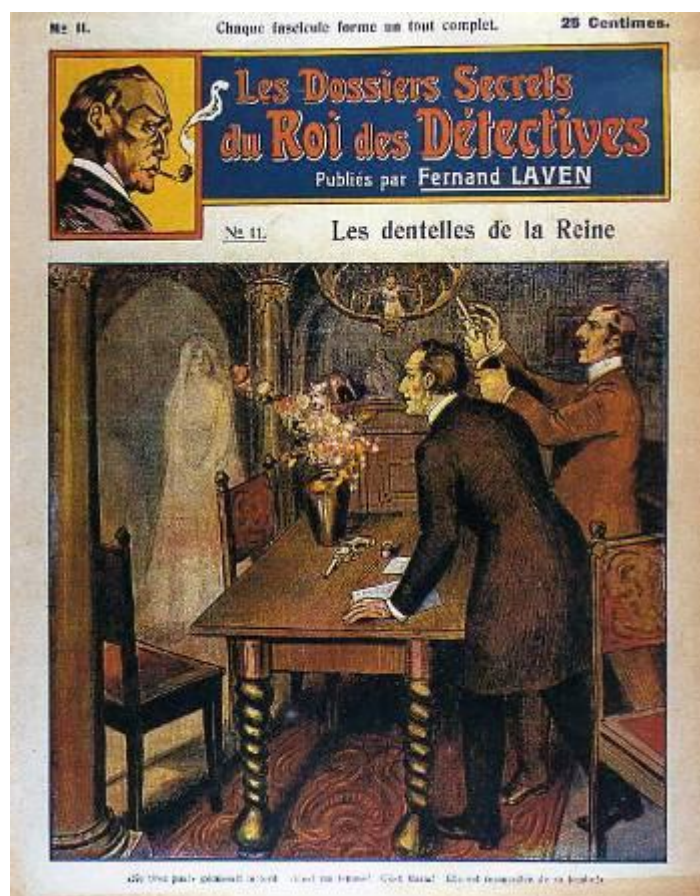
² Stanislas-André Steeman : écrivain belge (1908-1970), connu pour ses romans d'énigme policière, où le mystère le dispute à l'humour noir (*Six hommes morts*, 1931 ; *L'Assassin habite au 21*, 1939 ; *Légitime défense*, 1942 ; *Dix-huit fantômes*, 1952...). Il est à noter qu'il connaissait bien Jean Ray – l'un des auteurs des aventures de Harry Dickson – au point que celui-ci, en 1942, lui dédicaça son roman fantastique *Malpertuis*.

³ Aucun des fascicules des aventures de Harry Dickson ne porte trace d'une signature. Ce fut Jean Ray qui, à la fin de sa vie, désigna les épisodes dont il était l'auteur, avec l'aide de son ami Henri Vernes. Encore cette désignation ne fut-elle pas certaine pour quelques épisodes : lorsque Ray annota la liste des Harry Dickson que Vernes lui fit tenir, il laissa des points d'interrogation devant plusieurs titres... De là des difficultés d'attribution qui rejailliront sur les diverses éditions françaises de Harry Dickson (cf. bibliographie).

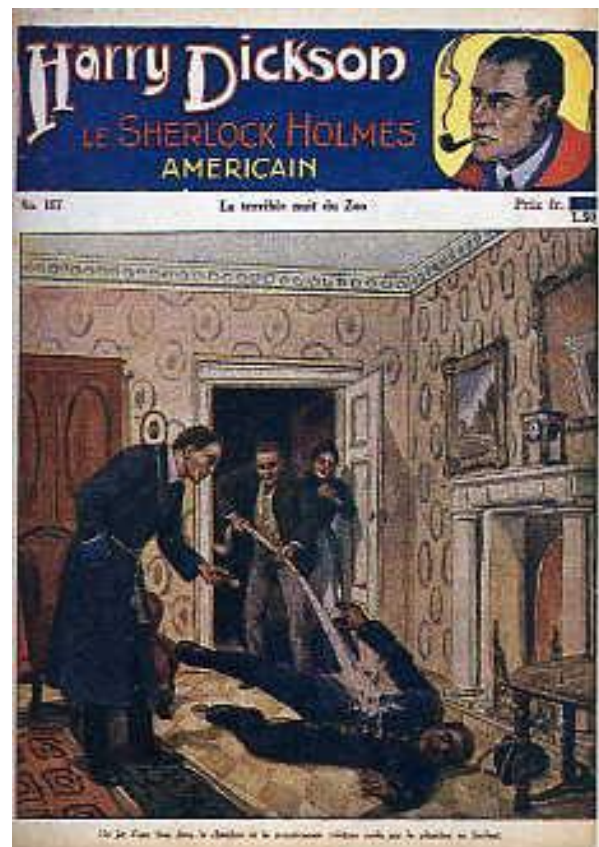
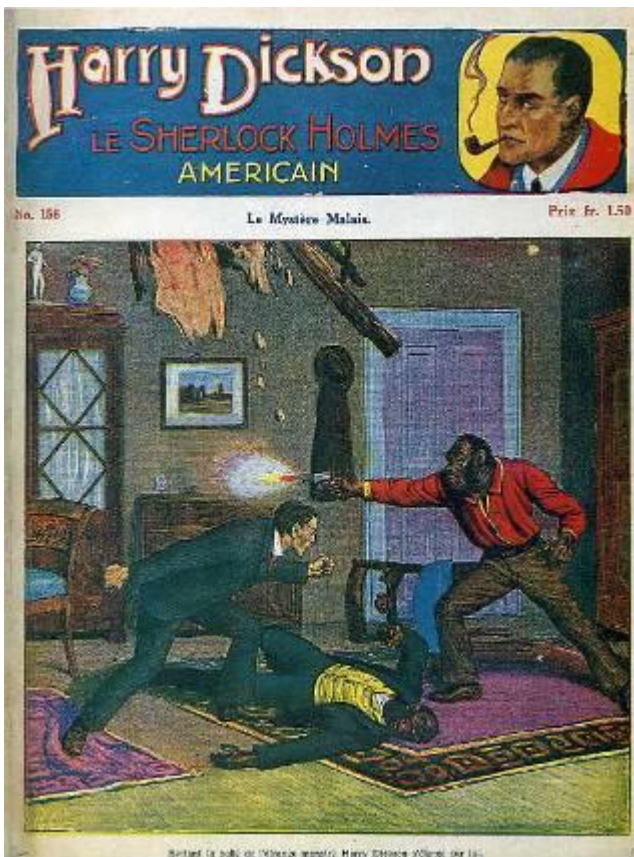
Genèse de la série

(Le lecteur intéressé pourra aussi se référer à la bibliographie des aventures de Harry Dickson que j'ai placée en fin de texte et que j'ai voulue aussi complète que possible.)

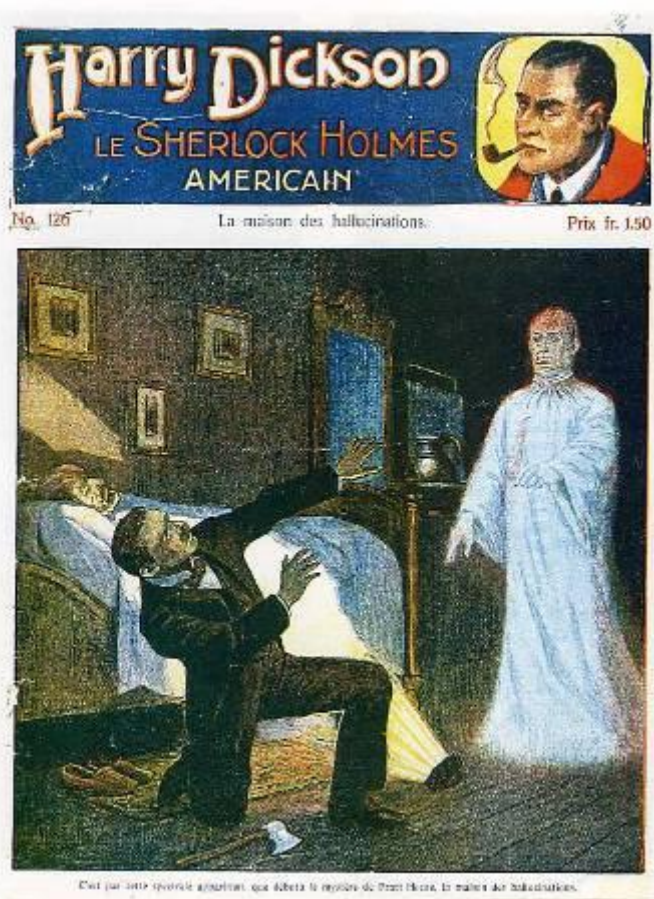
C'est à Berlin, en 1907, que débute la publication d'une série de 230 fascicules populaires, rédigés anonymement et parus d'abord sous le titre *Detectiv Sherlock Holmes und seine weltberühmten*, puis, à partir du n°11, sous celui de *Aus den Geheimmarkten des Welt-Detektivs*, mettant en scène le détective Sherlock Holmes lui-même ; pendant ce temps, dans toute l'Europe, des traductions de ces fascicules fleurissent sous le titre *Les Dossiers secrets de Sherlock Holmes*. Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes, n'ayant que peu de rapport avec ces publications, ses ayant-droits y mettent le holà en déposant une plainte, et la série change alors de titre, pour devenir *Les Dossiers secrets du Roi des Détectives*. Les héros de l'édition française (qui comporte seize fascicules) sont Sherlock Holmes... et un dénommé Harry Taxon.



Quelques années plus tard, en 1927, la série renaît, traduite en néerlandais. Entre-temps, les héros ont acquis leur identité définitive et sont devenus Harry Dickson et son fidèle assistant Tom Wills. L'édition française, parue de janvier 1929 à avril 1938, constitue un ensemble de 178 fascicules. La série est alors des plus composites, se partageant entre des intrigues policières classiques et l'intrusion d'un fantastique délirant, loin du rationalisme cher à son premier modèle Sherlock Holmes.



Le charme de la série procède aussi des magnifiques illustrations de couvertures, dues au peintre Alfred Roloff. Le lecteur remarquera un décalage évident entre ces couvertures et l'action de chacun des fascicules : les personnages peints par Roloff semblent évoluer dans un univers figé dans les années 1900, alors que l'intrigue, elle, est nettement plus ancrée dans le présent.



Entrée en scène de Jean Ray

Vers 1930, la série est publiée en Belgique par un éditeur du nom de Hip Janssen : ce dernier vient d'acheter la collection des fascicules allemands et cherche des traducteurs pour en tirer une édition française. Jean Ray est alors contacté par cet éditeur, en vue de devenir un des traducteurs de la série.

Après avoir bourlingué aux quatre coins du monde et publié son premier livre, *Les Contes du Whisky* (1925) qui lui vaut un certain succès, Jean Ray traverse une période vaches maigres et va donc accepter ce travail purement alimentaire. Cependant, au bout de quelques traductions, l'auteur belge commence à se lasser de ce qui lui apparaît comme un morne pensum : les intrigues originales sont mal rédigées, boiteuses et obligent à une large tâche d'embellissement du texte initial. Jean Ray fait alors part à l'éditeur de son désir d'abandonner la besogne. Janssen parvient à l'en dissuader... en lui

laissant toute latitude pour inventer, de sa plume, de nouvelles intrigues ! Seul impératif : le récit doit s'inspirer de l'illustration de couverture du fascicule, exécutée d'avance pour illustrer l'ancien texte. C'est ainsi que, tout au long de 105 épisodes, Jean Ray va véritablement transfigurer une banale suite de récits policiers sans relief particulier jusqu'à lui faire atteindre les sommets du genre fantastique⁴. L'auteur lui-même devait y prendre goût, puisque seule l'imminence de la Seconde Guerre Mondiale l'empêchera de continuer dans cette voie⁵.

Présentation de Jean Ray



Né à Gand en 1887, mort en 1964, Jean Ray fait partie des grands auteurs du genre fantastique : ses premières nouvelles dans le genre (*Les Contes du whisky*) seront suivies de multiples recueils qui creuseront cette veine, depuis *La Croisière des ombres* (1932), jusqu'au *Grand nocturne* (1942), en passant par *Les Cercles de l'épouvante* (1943), *Les Derniers contes de Canterbury* (1944), *Le Livre des fantômes* (1947), *Les 25 meilleures histoires noires et fantastiques* (1961) et par les recueils posthumes *Le Carrousel des maléfices*, *Les Contes de la Biloque* et *Les Contes noirs du golf*. L'auteur a également publié trois romans : le court récit *Saint-Judas de la nuit* (1963), mais surtout *Malpertuis*

⁴ La réédition des aventures d'Harry Dickson non écrites par Jean Ray (24 tomes aux éditions Corps 9, publiés entre 1984 et 1989) permet de mieux évaluer le fossé qui sépare les histoires et les personnages originaux de ceux qu'a « réaménagés » l'auteur de *Malpertuis*.

⁵ La série s'interrompt au milieu d'une nouvelle, *Le Polichinelle d'acier*, qui aurait dû constituer le numéro 179 de la série. Henri Vernes possédait les pages de ce manuscrit inachevé.



(1942), chef-d'œuvre du genre, et *La Cité de l'indicible peur* (1943)⁶. Enfin, il a utilisé le pseudonyme de John Flanders pour publier une œuvre non moins vaste – essentiellement des contes pour la jeunesse⁷ ainsi que quelques romans⁸ et des récits noirs et fantastiques⁹. Pendant longtemps, Jean Ray fut un écrivain ignoré en France ; c'est grâce à la revue *Fiction* et au succès de ses œuvres éditées dans la collection « Marabout » de l'éditeur belge André Gérard qu'il finit par atteindre à une véritable reconnaissance populaire¹⁰. Son ami

⁶ Le cinéma vit, du reste, le parti qu'il y avait à tirer de *Malpertuis* et de *La Cité de l'indicible peur* : tous deux firent l'objet d'une adaptation, respectivement par Harry Kümel (en 1971) et Jean-Pierre Mocky (en 1964). Si les deux réalisateurs choisirent des partis-pris parfois discutables (notamment pour les fins), ils surent garder le plus d'éléments « rayiens » possible, et leurs films demeurent aujourd'hui tout à fait regardables.

⁷ Le plus célèbre dans cette veine est *Le Monstre de Borough*, repris en 1984 par Casterman dans sa collection « L'Ami de Poche », avec des dessins de Jacques Tardi.

⁸ Parmi les romans les plus notables de John Flanders : *Les Feux follets de Satan* (1935), *Le Secret des Sargasses* (1940) et *La Porte sous les eaux* (1945, écrit avec la collaboration de son ami Jacques Van Herp).

⁹ L'amateur de fantastique pourra jeter un coup d'œil aux recueils *La Malédiction de Machrood* (1946) et *La Brume verte* (1948), ainsi que sur la double anthologie *Visions nocturnes* et *Visions infernales* (1984, parue aux Nouvelles Editions Oswald).

¹⁰ Jean Ray doit également beaucoup à la revue française *Mystère-Magazine*, qui a publié dans les années cinquante les *La Main de Goetz von Berlichingen* (n°41) et *Le Dernier voyageur* (n°57). *Fiction*, de son côté, a

Henri Vernes – le créateur du fameux aventurier Bob Morane – fut à l’origine du recueil *Les 25 meilleures histoires noires et fantastiques* de Jean Ray. Devant ce vif succès éditorial, ce dernier permit la réédition, par Marabout, de 16 volumes d’aventures d’Harry Dickson, entre 1965 et 1974. Les fascicules originaux ne mentionnant aucun nom d’auteur, c’est donc très tardivement qu’on put en attribuer une large partie à la plume de l’auteur de *Malpertuis*.

Le fantastique de Jean Ray est peuplé de héros traversant des dimensions intercalaires et luttant contre des forces occultes déchaînées. Contrairement aux figures falotes de Howard Philips Lovecraft, ses personnages combattent l’indicible en arrivant, parfois, à en triompher. Jean Ray a beaucoup écrit de courts récits se déroulant en mer, milieu qu’il connaît tout particulièrement, du fait de son passé (plus ou moins avouable, selon les bateaux auxquels il appartenait) de boulingueur des océans. Harry Dickson survient donc dans une période de calme relatif dans sa vie ; on pourrait croire l’auteur enfin fixé.

La rédaction des aventures d’Harry Dickson par Jean Ray se fait toujours dans des circonstances pour le moins acrobatiques. Mais quoi, la besogne était alimentaire et l’auteur payé à la copie... Généralement, il rédige en une nuit une aventure complète (ce qui représente un marathon d’à peu près quatre-vingts pages)¹¹, carburant au genièvre, martyrisant le clavier de sa vieille machine Underwood, ne relisant jamais sa prose (le texte part directement chez l’imprimeur, au petit matin...). L’écriture en devient parfois quasiment automatique – et pourtant, quel magnifique creuset de bijoux bruts livrés au lecteur émerveillé ! Certains titres sont particulièrement évocateurs : *Le Lit du diable*, *La Cité de l’étrange peur*¹², *L’Île de la terreur*, *La Résurrection de la Gorgone*¹³, *Les Illustres Fils du Zodiaque*, *Le Jardin des Furies*, *Les Etoiles de la mort*, *Le Fantôme des ruines rouges...* Miam !

publié, à peu près à la même époque, les nouvelles *La Ruelle ténébreuse* (n°9), *Le Psautier de Mayence* (n°18) et *Le Grand nocturne* (n°38).

¹¹ Chaque fascicule contient ainsi une aventure complète de Harry Dickson, écrite sous la forme d’une longue nouvelle. Toutefois, quand sa Muse tardait à l’inspirer, Jean Ray n’hésitait pas à pondre plusieurs petites aventures d’Harry Dickson, transformant un fascicule en recueil (c’est le cas, par exemple, du numéro 141, « L’Étoile à sept branches »).

¹² Cette aventure de Harry Dickson, ainsi que *Les Idées de Mr Triggs*, furent, selon une pratique courante dans la littérature de genre, « cannibalisées » par l’auteur pour nourrir son roman *La Cité de l’Indicible peur* (1943).

¹³ Nouvelle elle aussi « cannibalisée » pour alimenter l’intrigue de *Malpertuis* (1942).

Le personnage de Harry Dickson

Il est né aux USA (ce qui lui vaut son surnom de « Sherlock Holmes américain »), mais il réside exclusivement à Londres. Assisté de son fidèle second Tom Wills, Dickson, dans ses investigations, se retrouve le plus souvent confronté au surnaturel, à l'inexplicable. Toute logique rationnelle disparaît alors de l'enquête, et le plus improbable devient de mise. Un mal insidieux se cache derrière les austères façades victoriennes et les commerçants du bout de la rue peuvent se révéler au service d'obscurités déités infernales. Noblesse et bourgeoisie complotent dans l'ombre. Avec Jean Ray, le Londres du quotidien, pittoresque et peuplé de figures à la Dickens, ne tarde pas à montrer une face plus cauchemardesque encore que ce que nous pouvions soupçonner : machinations démentes, meurtres en série, rituels barbares dans des lieux secrets, savants fous, artistes dégénérés, criminels dépravés auprès desquels Jack l'Eventreur passerait pour un garçonnet inoffensif.

Heureusement pour nous, Harry Dickson veille : l'irrationnel et l'horreur sont son pain quotidien. Contrairement à Sherlock Holmes – toujours à récriminer contre les gros sabots de la police officielle – il jouit de la pleine collaboration de Scotland Yard, personnifié par le superintendant Goodfield. Au physique, Harry Dickson est âgé d'une quarantaine d'années, grand, musclé, vif. Il cherche souvent l'inspiration au sein d'une intense tabagie (nombreuses pipes au râtelier) et, à maintes occasions, a recours au déguisement, notamment dans les quartiers mal famés de Londres (Limehouse, Isle of Dogs, Seven Dials, Poplar, Soho). De façon étrange, le Londres où il évolue semble demeurer soigneusement à l'écart de tout progrès technologique : presque pas d'électricité, de nombreux fiacres dans les artères de la capitale, peu de traces de voitures, de trains, d'avions ou même de télégraphes. L'intérieur des demeures a plutôt quelque chose de typiquement flamand, comme si la bonne ville de Gand était soudain transportée à Londres.

Plus humain et accessible que Sherlock Holmes, Harry Dickson réside comme lui dans la célèbre Baker Street, au 111 bis, chez sa

logeuse Mrs Crown. Il préfère de loin l'étude du terrain à celle des dossiers ; il sait aussi s'introduire dans tous les milieux, maîtrise toutes les circonstances. Contrairement à Holmes là encore, il tombera amoureux à deux reprises (dans *La Bande de l'Araignée*, *les Spectres-bourreaux*, *Le Châtiment des Foyle*) ; hélas, son destin de vengeur le condamne à la solitude.

Son aide, Tom Wills, joue un rôle plus important que le docteur Watson avec Holmes : vu son jeune âge, une sorte de relation filiale s'est même nouée entre eux, ce qui accentue l'humanité du duo et empêche définitivement Dickson de devenir la « machine à penser » holmesienne.

Comme on a pu le voir, Harry Dickson s'est fait une spécialité d'affronter l'indicible et l'atmosphère prend alors le pas sur les éléments classiques de l'enquête policière. Le plus souvent, ses adversaires sont touchés par la folie à l'état pur (qu'on relise, pour s'en convaincre, les épisodes *Le Mystère des sept fous*, *La Cigogne bleue*, *Le Chemin des Dieux*, *Le Fauteuil 27*, *Le Mystérieux Mr Horle*, *Les Tableaux hantés*), mais sont aussi des femmes victimes de comportements névrotiques et criminels, ou alors prêtresses de véritables cultes sanguinaires (*La Chambre 113*, *Les Yeux de la Lune*, *Le Loup-garou*, *Les Illustres Fils du Zodiaque*, *La Cité de l'étrange peur*, *Les Blachlaver*, *Le Jardin des Furies*, *La Rue de la Tête-Perdue*). L'univers d'Harry Dickson le confronte à de nombreuses sociétés secrètes aux noms évocateurs : quelle poésie, et quelle inquiétude se dégagent du « Club des Visages Noirs » à la « Bande de la Rose Blanche », en passant par les « Fils du Zodiaque » ou les « Chevaliers de la Lune » ! Beaucoup sont vouées à la survivance de religions exotiques ou de cultes déçus (*L'Esprit du Feu*, *Le Lit du diable*, *Le Mystère Malais*, *Messire l'Anguille*, *La Maison du grand péril*, *Les Nuits effrayantes de Fellston*) ou à la sauvegarde d'un trésor caché (*Le Mystère du Pingouin*, *Le Mystère du Moustique bleu*, *Dans les griffes de l'Idole noire*), mais une chose est certaine : elles s'acquittent de leur tâche avec bien peu de mansuétude...

C'est à l'occasion d'affrontements homériques avec ces multiples sociétés, versées dans les cultes monstrueux et les pratiques insensées, que Jean Ray dépasse le cadre du récit policier pour tomber dans le fantastique le plus débridé. Mais l'auteur sait aussi nous plonger dans un univers plus proche de la réalité moderne : intrusions de la

quatrième dimension (*Les Momies évanouies, Les Mystérieuses études du docteur Drum*), ou développement de redoutables inventions telles qu'un rayon de la mort (*L'Étrange lueur verte*), un parapluie à chloroforme (*Le Cas de Sir Evans*), ou encore un micro-masque à gaz (*Le Chemin des dieux*). Les prémices d'une époque trouble le plongent aussi en plein récit d'espionnage (*Le Mystère de la forêt, Les Spectres-bourreaux, La Disparition de Monsieur Byslop, La Cigogne bleue, Usines de mort*), comme si, en se mettant à la remorque de Harry Dickson et de sa propre imagination, Jean Ray se retrouvait tour à tour dans le roman policier, le récit d'aventures, le roman d'espionnage ou dans le fantastique le plus pur. Les aventures d'Harry Dickson sont tout cela en même temps : mais parce que ces récits sont vite écrits et demeurent soumis, avant tout, aux impératifs du roman populaire, Jean Ray évite un cloisonnement trop strict de ces multiples genres.

Harry Dickson représente avant tout l'archétype de vengeur surhumain, en proie au combat manichéen et perpétuel contre le Mal. Pourtant, si l'on excepte les manifestations de monstres surnaturels (comme la Gorgone) ou des criminels ouvertement abjects (comme Mysteras), la plupart de ses adversaires présentent une trouble ambivalence : c'est sous une apparence des plus falotes – épiciers, modestes boutiquiers, vieilles filles inoffensives (qu'on croit !), banquiers prospères, petits rentiers – que se dissimulent les âmes les plus viles. Quant aux décors, souvent truqués (labyrinthes, passages secrets, trompe-l'œil, maisons vides de toute présence) ils font irrésistiblement songer à des décors de théâtre. Comme pour renforcer la dérision de ce qu'il dépeint, Jean Ray, plus tard, recyclera sans le moindre scrupule de nombreux éléments des aventures d'Harry Dickson dans d'autres ouvrages, notamment *La Cité de l'indicible peur*. Quand il narre ses histoires, Jean Ray nous fait songer à un enfant perdu au milieu de grandes personnes, dans une pièce beaucoup trop vaste pour lui, et qui regarde le tout d'un œil moqueur et complice.

Enfin, Harry Dickson a un sens bien particulier de la justice : il peut céder à la pitié et même, parfois, laisser fuir le coupable. Ce héros parfait en apparence présente en fin de compte une tare : dans cet univers entièrement voué au fantastique – pour ne pas dire au délire pur – il est le seul personnage normal du récit car le seul à être rationnel. Or le Monstre blanc, le loup-garou, le vampire, la Gorgone,

constituent le seule réalité de cet univers : en tentant d'y rétablir un minimum de raison, Harry Dickson mène donc un combat perdu d'avance, gagnant certes de nombreuses batailles – mais de quel côté penchera la victoire finale ? Jean Ray, cependant, semble pousser son héros à croire en celle-ci. C'est donc un souffle épique qui anime cette véritable saga, pour notre plus grand plaisir. Pour apprécier pleinement le charme des aventures d'Harry Dickson, on doit mettre en veilleuse notre esprit sceptique habitué aux mille trucs et astuces du roman, et les aborder en toute innocence. Et là seulement, la magie opère, dans ces angoissantes Mille et Une Nuits de Londres.

Harry Dickson et le cinéma

Harry Dickson faillit être adapté au cinéma par le réalisateur Alain Resnais. En 1934, jeune adolescent, Resnais découvre dans le kiosque à journaux de la gare de Vannes une brochure portant un titre plutôt alléchant : *Le Fantôme des ruines rouges*. Il s'agit là du numéro 67 de la série bi-mensuelle Harry Dickson. C'est un véritable coup de foudre, et le jeune Resnais deviendra un lecteur passionné de la série, bien qu'il ignore tout de son auteur. Bien des années plus tard, les aventures d'Harry Dickson ayant disparu pour cause de Seconde Guerre Mondiale, Alain Resnais en parlera à Nice, en 1941, à son ami Frédéric de Towarnicki, issu d'un milieu fasciné par le théâtre et son univers ; lui aussi en garde un souvenir ébloui, et tous deux placent Harry Dickson parmi les sommets du roman d'aventures populaire.

Lorsque, en 1945, Resnais débute sa carrière dans le cinéma, Harry Dickson demeure toujours en bonne place dans son imaginaire privé. En 1949, il accomplit son premier voyage à Londres avec pour guide unique un paquet de fascicules des aventures d'Harry Dickson, visitant la capitale aux adresses indiquées dans ces récits et en profitant pour établir un repérage photographique. Apparemment, l'auteur anonyme a très bien connu Londres...

En 1952, l'espoir d'une adaptation au cinéma semble se concrétiser : chargé du montage d'un court métrage de Paul Paviot¹⁴,

¹⁴ Réalisateur aujourd'hui oublié à qui l'on doit, entre autres, *Portrait-robot* (1962) et des téléfilms (notamment l'adaptation de la nouvelle de Dino Buzzati *Le Chien qui a vu Dieu*).

Devoir de vacances, Resnais rencontre l'auteur du commentaire, Boris Vian. La passion du cinéaste pour Harry Dickson séduit l'auteur de *L'Écume des jours*, qui accepte de lui rédiger le scénario du futur film. Le producteur Pierre Braunberger est également accroché par le projet. Une quête de l'auteur anonyme des fascicules est donc aussitôt entreprise... mais fiasco sur toute la ligne. Les avocats de Braunberger le dissuadent alors de participer à l'entreprise : n'importe quel anonyme peut déclarer être l'auteur inconnu de ces fascicules et lui réclamer des dommages et intérêts.

Cependant, Resnais s'entête dans sa décision et son obstination est bientôt récompensée. Le directeur d'Argos Films, Anatole Dauman, déclare être volontaire pour tenter cette production et payer, si besoin, est, des droits d'adaptation. Surtout, Resnais découvre – enfin ! – la véritable identité de l'auteur de la plus grande partie de la série : Jean Ray. Boris Vian étant décédé entre-temps, Resnais choisit comme co-scénariste Frédéric de Towarnicki et en 1959, à Bruxelles, il peut enfin rencontrer Jean Ray pour lui parler de son projet. Ce dernier, un peu gêné, reconnaît Harry Dickson comme un de ses « péchés de jeunesse » (il n'était pas le meilleur juge pour identifier le meilleur de sa production, ses amis l'admettaient volontiers). Le courant passe immédiatement entre les deux hommes.

Resnais pense à plusieurs interprètes successifs pour incarner Harry Dickson : Basil Rathbone, Jean Vilar, Laurence Olivier, Giorgio Albertazzi¹⁵, Peter O'Toole, et jusqu'à des acteurs comme Kirk Douglas, Tony Curtis ou David Niven. Son choix final se porte sur Dirk Bogarde¹⁶. Mais le film se révèle très difficile à monter. La lourdeur du devis des *Aventures de Harry Dickson* compromettant sérieusement toutes perspectives d'exploitation, il faut élaguer à plusieurs reprises, de 1960 à 1967, le scénario initial : sous son premier format, il aboutissait à un film d'une durée de quatre heures ! Aidé de Pierre Kast, Resnais parvient à réduire le film d'une demi-heure dans la seconde version. Un nouveau remaniement, et le réalisateur obtient une durée de deux heures quarante.

À Noël 1967, une dernière version se montait à deux heures, mais beaucoup trop imparfaite pour le goût de Resnais, il la laisse en plan, la fin demeurant inachevée. La préférence personnelle de Resnais

¹⁵ Resnais retrouvera Albertazzi en 1962, pour *L'Année dernière à Marienbad*.

¹⁶ Resnais referra appel à Dirk Bogarde quelques années plus tard, pour son film *Providence* (1977).

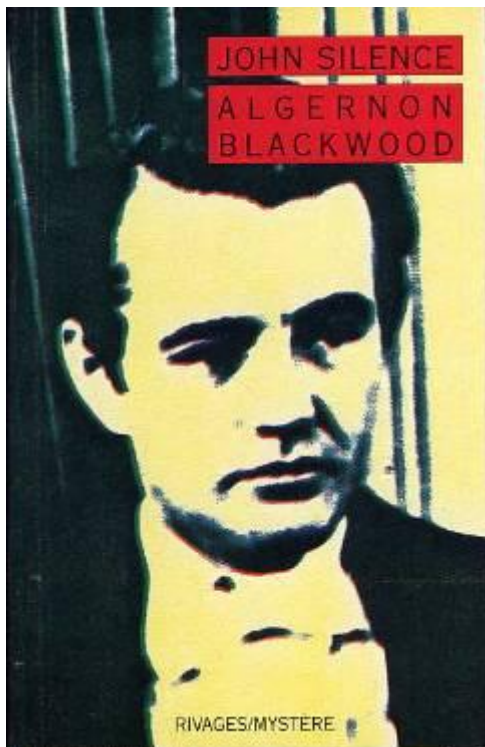
allait – et reste – à la seconde version du film. Ce projet qu’il portait depuis 1934 n’a, hélas, jamais abouti à ce jour, et le « Sherlock Holmes américain » devra continuer à enchanter son public sous la seule forme d’un être de papier.

Le scénario du film a paru chez l’éditeur Capricci en janvier 2008, sous la direction d’Emmanuel Burdeau.

2- LES CONTEMPORAINS D’HARRY DICKSON

A peu près à la même époque, trois autres « détectives de l’étrange » connurent une semblable renommée.

John Silence, par Algernon Blackwood



Ecrivain anglais, Algernon Blackwood (1869-1951) connut une jeunesse assez mouvementée et vécut de longues années durant dans une grande précarité matérielle. Fils de deux évangélistes fervents, il fut élevé dans la peur constante du châtiment et de la damnation, et ce protestantisme exacerbé influera durablement sur son œuvre (on retrouve des traces de cette éducation stricte dans la nouvelle *Culte secret*). Il s’initia à la psychanalyse et à la prati-

que de l'hypnose, fait significatif pour le choix de la profession de son « détective de l'étrange ». Après quelques années passées à New York comme journaliste, il revint, désargenté, s'établir en Angleterre en 1889. Surnommé par la critique le « Lovecraft anglais », Blackwood fut toujours attiré par une quête spirituelle intense, étudia un temps la doctrine hindouiste et fut, en 1900, introduit au sein de l'Ordre hermétique de la Golden Dawn – société qui comptait parmi ses adeptes, entre autres, le poète irlandais W.B. Yeats, l'occultiste Aleister Crowley, Arthur Machen ou encore Bram Stoker. Mais ce fut, en 1908, la publication des aventures du docteur John Silence qui permirent à Blackwood de connaître, enfin, un vif succès populaire et de vivre pleinement de sa plume.

Ancien médecin, le docteur John Silence peut être considéré comme le précurseur des « détectives de l'étrange ». Il vécut seulement six aventures (*La Némésis du feu*, *Une invasion psychique*, *Culte secret*¹⁷, *Le Camp du chien*¹⁸, *Sortilèges et Métamorphoses*¹⁹ et *A Victim of Higher Space*, inédite en français²⁰). Rédigés sous la forme de longues nouvelles²¹, ces récits démontrent une réelle connaissance dans le domaine de l'occulte. Doué de pouvoirs paranormaux, le docteur John Silence peut être qualifié de guérisseur psychique ; il a acquis ces dons lors d'une retraite du monde matériel traditionnel. Confronté à des phénomènes inexplicables, il parvient à guérir des victimes de dérèglements psychiques, en rétablissant leur équilibre interne. Fait troublant, la figure de John Silence serait inspirée d'un personnage réel, proche de l'auteur qui lui dédia ces nouvelles en ces termes : « A

¹⁷ Ces trois nouvelles furent, en France, publiées dans le recueil *John Silence*, Payot et Rivages, « Rivages/Mystère » (n°8), 1987 (réimprimé en 1993).

¹⁸ Publiée en France dans le recueil *Le Camp du chien*, Denoël, « Présence du Futur » (n°201), 1975.

¹⁹ Publiée, en France, dans le recueil *Migrations*, Denoël, « Présence du Futur » (n°101), 1967.

²⁰ Pour les amateurs de John Silence, voici, en exclusivité, le début de cette nouvelle dont l'oubli par les éditeurs français reste inexplicable (traduction de l'anglais par Markus Leicht) :

« Il y a un homme extraordinaire qui désire vous voir, Monsieur, dit le nouveau domestique.

– Pourquoi extraordinaire ? » demanda John Silence, en passant le bout de ses doigts dans sa barbe brune. Ses yeux brillaient agréablement.

« Pourquoi extraordinaire, Barker ? répéta-t-il encourageant, remarquant une expression de perplexité dans les yeux de son interlocuteur.

– Il était si... si mince, Monsieur. Au début, je le voyais difficilement. Et avant que je ne puisse lui demander son nom il était déjà à l'intérieur, ajouta-t-il, se souvenant des ordres très stricts que lui avait donnés le docteur.

– Qui l'a conduit jusqu'ici ?

– Il est venu seul, Monsieur. Dans une voiture fermée. »

²¹ Rappels ici que le genre de la longue nouvelle est très courant en Grande-Bretagne (*novella* ou *long short story*). Des auteurs contemporains à Algernon Blackwood comme Henry James, William Somerset Maugham et Herbert George Wells, ou postérieurs comme David Herbert Lawrence et Aldous Huxley, lui donnèrent ses lettres de noblesse.

M.L.W., l'original de John Silence et mon compagnon dans de nombreuses aventures. » Malgré de nombreuses recherches, l'identité du mystérieux M.L.W. ne fut jamais découverte. La personnalité de ce « détective de l'étrange », bien qu'empreinte d'une certaine noblesse, est essentiellement celle de témoin des phénomènes expliqués mis en scène par Blackwood : il n'intervient quasiment pas dans le déroulement de *Culte secret*, du *Camp du chien* et il n'est présent qu'en tant que simple auditeur dans *Sortilège et Métamorphoses* (inspiré du séjour de Blackwood dans la petite ville de Laon).

Le succès de John Silence en France fut relativement mineur, le recueil de ses aventures étant disséminé dans plusieurs volumes (le plus souvent, pour compléter un autre recueil de nouvelles) : *John Silence* (trois nouvelles), *Migrations* (une nouvelle) et *Le Camp du chien* (une nouvelle).

Carnacki, par William Hope Hodgson

Né en 1877, mort sur le champ de bataille en 1918 près d'Ypres, l'auteur anglais William Hope Hodgson fait partie des classiques du fantastique anglo-saxon (avec Algernon Blackwood, J. Sheridan Le Fanu, Henry James et quelques autres), et peut également être considéré comme un précurseur de Jean Ray et, surtout, de H. P. Lovecraft : son roman le plus ouvertement de science-fiction, *Le Pays de la Nuit* (1912) n'est pas sans évoquer les mondes de Cthulhu. Hodgson est le fils d'un pasteur anglais du comté d'Essex, ce qui n'a pas été sans in-



fluence sur son œuvre, marquée du protestantisme le plus aride. Il quitta sa famille très jeune pour prendre la mer, comme mousse, et boulinguer pendant huit ans. Il fit quasiment trois fois le tour du monde, et la mer peut être considérée comme une de ses sources majeures d'inspiration : on ne compte plus, chez Hodgson, le nombre de personnages menacés par un péril venant des Abysses.

Bien que le marin constitue le héros hodgsonien par excellence, il va créer, en 1912, un nouveau type de personnage, en rupture totale avec sa production antérieure : un « détective de l'étrange », Thomas Carnacki, traqueur de fantômes devant l'Éternel, et qui fut le héros de neuf nouvelles. Sorte d'Harry Dickson avant la lettre, c'est un enquêteur doué de connaissances paranormales, qui utilise notamment un curieux pentacle électrique, le rituel Saaamaaa et les instructions du manuscrit Sisgand pour triompher de puissances démoniaques. Carnacki peut aussi démasquer des supercheries humaines utilisant le masque du surnaturel ; mais il est avant tout un prodigieux conteur, qui narre ses aventures à un petit cercle d'amis réunis à son domicile lors de repas conviviaux. Le personnage est un peu nébuleux dans sa description (il ne dépasse pas vraiment le stade du simple *narrateur*), et n'a ni le charisme d'Harry Dickson ni le bagout du Jules de Grandin de Seabury Quinn ; mais il possède néanmoins une certaine force de caractère. Afin de meubler un peu son passé et d'accentuer sa valeur, Hodgson utilise régulièrement l'astuce qui consiste à citer en préambule d'autres affaires élucidées mais jamais évoquées dans le détail. Parmi ses enquêtes les plus connues : *Le Verrat* – où Hodgson renoue avec ses obsessions porcines de *La Maison au bord du monde* – et *Le Jarvee*, variation sur le thème du navire hanté.

Les neuf aventures de Carnacki en France ont connu la même dispersion que celles du John Silence d'Algernon Blackwood : sept d'entre elles sortirent dans le recueil *Carnacki et les fantômes*²², les deux dernières dans le recueil *La Chose dans les algues*²³. Mais ce personnage représente une veine assez marginale chez Hodgson, qui reste surtout l'auteur de deux sommets de la littérature fantastique : *La Maison au bord du monde*²⁴ (1908) et *Les Pirates fantômes*²⁵ (1909). Pourtant, la

²² Le Masque, série fantastique (n°14), 1977, puis Nouvelles Editions Oswald, série « Fantastique/SF/Aventure » (n°44), 1980. Le livre sera réédité en 1995 par la collection 10/18 (n°2625), avant d'être repris en 2006 par l'éditeur Terre de Brumes sous le titre *Carnacki, chasseur de fantômes*.

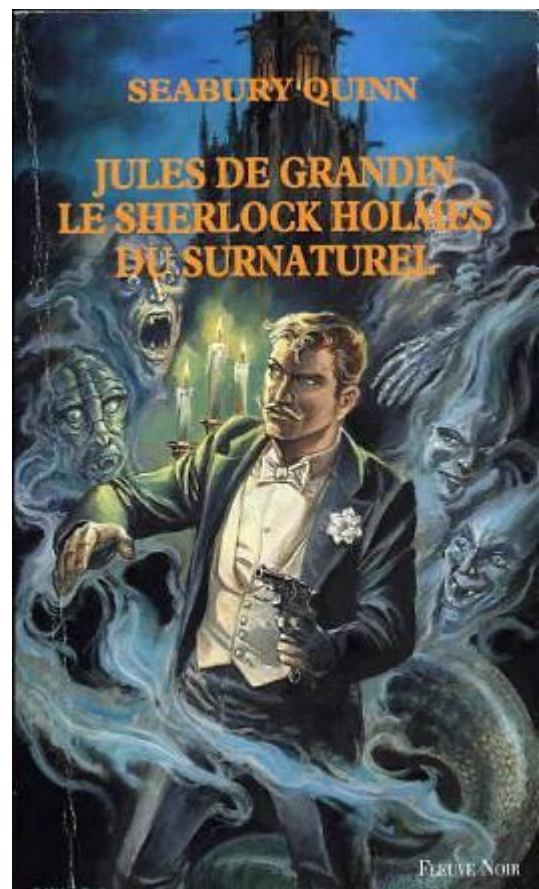
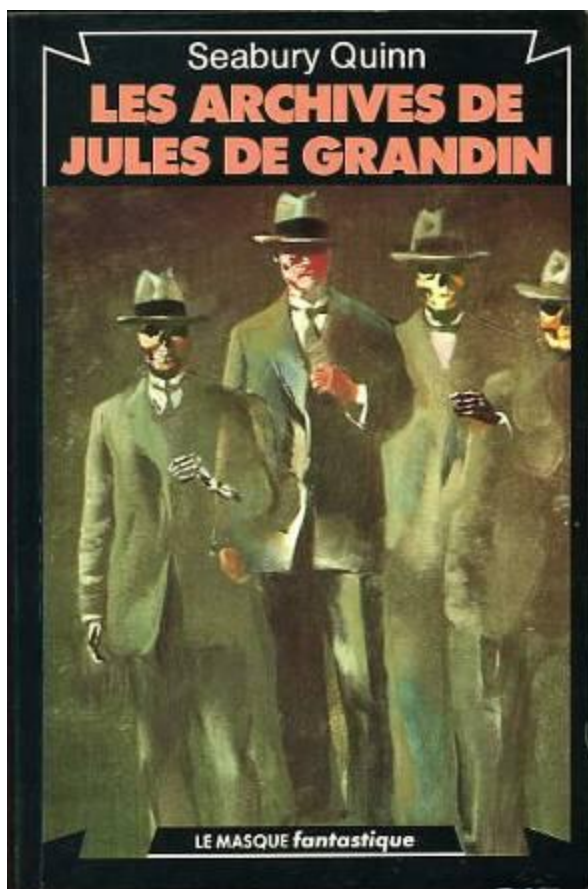
²³ Nouvelles Editions Oswald, série « Fantastique/SF/Aventure » (n°3), 1979 ; puis éditions Terre de Brumes, 2007.

²⁴ Editions Opta, 1967 (avec *Les Canots du Glen Carrig* et *Les Pirates fantômes*) ; puis Le Livre de Poche (n°7002), 1977 ; puis Nouvelles Editions Oswald, série « Fantastique/SF/Aventure » (n°202), 1986 ; puis éditions Terre de Brumes, 2006.

réputation de Carnacki est plus établie que celle de John Silence, puisque le personnage a inspiré à son tour le poète et chanteur Gérard Dôle, qui lui adjoignit de nouveaux épisodes : *Les Spectres de Cheyne Walk* (2007).

Jules de Grandin, par Seabury G. Quinn

Écrites sous forme de nouvelles, les aventures de Jules de Grandin parurent d'abord aux USA, dans la célèbre revue *Weird Tales* – véritable Bible de la littérature fantastique Outre-Atlantique, puisqu'en deux cent soixante-dix neuf numéros et trente et une années d'existence (1923-1954) elle publia les meilleurs auteurs du genre : H.P. Lovecraft, Robert Bloch, Robert Ervin Howard, Clark Ashton Smith, Abraham Merritt, Edmond Hamilton, David H. Keller, Hugh B. Cave, Carl Jacobi, Catherine Lucille Moore, Henry Kuttner, Ray Bradbury ou John Flanders (alias Jean Ray), excusez du peu !



²⁵ Editions Opta, 1967 (avec *La Maison au bord du monde* et *Les Canots du Glen Carrig*) ; puis Le Livre de Poche (n° 7026), 1978 ; puis Nouvelles Editions Oswald, série « Fantastique/SF/Aventure » (n°167), 1984 ; puis éditions Terre de Brumes, 2007.

Dans les nombreux référendums de la revue auprès des lecteurs, Jules de Grandin fut à chaque fois le personnage le plus plébiscité. Il vécut dans les pages de *Weird Tales* quatre-vingt treize aventures, de 1925 à 1952.

L'auteur, Seabury Quinn²⁶, naquit à Washington en 1889 et y passa la majeure partie de sa vie. Après des études de droit et de médecine, il dirigea des revues commerciales, donna des cours de droit, fut avocat et conseiller juridique, mais ne tarda pas à bifurquer vers le journalisme, publiant de modestes articles dans la plupart des revues locales qu'il avait à sa disposition. Il assura même un temps la direction du *Casquet and Sunnyside*, journal corporatif d'entrepreneurs de pompes funèbres ! Ayant acquis une certaine notoriété, il se tourna à partir de 1923 vers les nouvelles fantastiques, et la revue *Weird Tales*, avec le succès que l'on sait : il figurait parmi les auteurs les mieux payés de la revue²⁷. Quinn contribua également à la mise en place de l'*Association de Science-fiction de Washington*, et il finit sa carrière comme conseiller à l'U.S. Air Force, sur les questions relatives au renseignement. Il mourut en 1969.

La première aventure de Jules de Grandin, *Terreur au golf*, parut en octobre 1925, et le rédacteur en chef de *Weird Tales* flairant (à juste titre) un gros succès, ce fut le point de départ d'une prodigieuse saga. Jules de Grandin est un Français, petit, blond, moustachu ; très vite, il fait penser un peu à un chat. Fumeur invétéré, il aime aussi la bonne chère. Son langage est émaillé de mystérieuses locutions en français dans le texte : « Par les cornes du bouc vert », « Nom d'un petit bonhomme bleu »..., etc. Ce pittoresque personnage (une sorte d'Hercule Poirot à l'américaine, y compris dans la suffisance) cumule les fonctions : professeur à la Sorbonne, attaché à la Sûreté, criminologue, titulaire de doctorats en médecine, lettres et philosophie, agent secret lors de la Première Guerre Mondiale... Il serait né d'un père protestant et d'une mère catholique ; très tôt, il tomba amoureux d'une jeune fille catholique, dont la famille était extrêmement pratiquante, mais en raison de cette différence religieuse, l'union entre les amoureux fut impossible et la demoiselle, déçue, décida de consacrer sa vie à Dieu et de rejoindre les ordres. Notre héros trouvera l'oubli dans de longues études médicales, pour devenir un chirurgien de premier ordre ; juste avant de

²⁶ Précisons que le deuxième nom de Seabury Quinn est... Grandin.

²⁷ Ses nouvelles publiées avaient un tarif de 3 cents le mot, alors que la plupart des autres auteurs de *Weird Tales* n'étaient rétribués qu'à ½ cent le mot – ce qui faisait dire à Hugh B. Cave : « Je suis obligé de faire fumer la machine à écrire pour faire bouillir la marmite... »

rentrer au service de Renseignements français pendant la guerre de 14-18. Après l'Armistice, il entamera un long périple autour du monde, marqué (Service de Renseignement oblige) par une nette prédilection pour les colonies françaises d'Afrique et d'Extrême-Orient. Ses voyages lui permettront de découvrir et de pénétrer maints endroits mystérieux et cultes effrayants – connaissances qui lui seront utiles pour ses futures enquêtes.

En 1925, son premier voyage aux Etats-Unis lui vaut de rencontrer le docteur Trowbridge, qui formera avec lui un tandem à la Sherlock Holmes-docteur Watson. La plupart de leurs aventures se situent dans la petite ville d'Harrisonville, mais quelques tâches les appellent parfois à l'étranger.

Jules de Grandin affronte, comme Harry Dickson, des forces démoniaques, des sectes toutes-puissantes, d'antiques malédictions. Doué d'inépuisables ressources et d'un immense courage physique, il parvient toujours à triompher de ses adversaires. Les récits font preuve d'un charme légèrement suranné et, ma foi, ont plutôt bien survécu à l'épreuve du temps.

En France, trois recueils des aventures de Jules de Grandin furent publiés : *La Fiancée du démon*²⁸, *Les Archives de Jules de Grandin*²⁹ et *Jules de Grandin, le Sherlock Holmes du surnaturel*³⁰ (ce dernier titre reprenant l'essentiel des nouvelles des deux premiers recueils).

3- JEUX DE MIROIRS : DES AUTEURS SOUS INFLUENCE

J'aimerais parfois être une petite souris et pouvoir me faufiler dans l'intimité des bibliothèques de mes auteurs favoris ; c'est qu'assez souvent, un lecteur boulimique transparait sous un auteur prolifique. Heureusement, des pistes existent, beaucoup d'auteurs ayant choisi par avouer leurs penchants littéraires : Serge Brussolo a une nette

²⁸ Editions Christian Bourgois, 1974.

²⁹ Le Masque, série fantastique (2^{ème} série) (n°20), 1979.

³⁰ Editions Fleuve Noir, « Super Poche », 1995.

prédilection pour l'œuvre de G.-J. Arnaud et de James Hadley Chase et s'est déclaré très impressionné jadis par le *Malpertuis* de Jean Ray ; G.-J. Arnaud, lui, s'est souvent plongé dans les écrits de Balzac, et dans ses premiers romans policiers – signés « Saint-Gilles » – l'influence de Simenon est très nettement perceptible ; Stanislas-André Steeman appréciait l'œuvre de son ami Jean Ray ; quant à Frédéric Dard, enfant, il fut littéralement gavé de littérature populaire par une grand-mère redoutable lectrice compulsive ; enfin, à ses débuts, Pierre Véry s'était établi bouquiniste à Paris et voyait passer dans sa boutique pas mal d'écrivains illustres. Cette somme de lectures diverses a ainsi exercé une influence indéniable sur un grand nombre d'auteurs connus, des pistes subsistent, et parfois, une troublante intertextualité s'établit³¹.

Harry Dickson le magnifique dut très certainement influencer Maurice Limat, vieux routier du roman populaire français, lorsqu'il créa son propre détective de l'occulte, Teddy Verano. Né en 1937, ce personnage fit les beaux jours de l'éditeur populaire Ferenczi avant de finir sa carrière dans la célèbre collection « Angoisse » des éditions Fleuve Noir.

Maurice Limat, Teddy Verano et la collection « Angoisse »



³¹ Ainsi, Serge Brussolo, dans son roman fantastique *Catacombes* (paru en 1986 et connu aussi sous le titre *L'Enfer, c'est à quel étage ?*), paraît se livrer à une réécriture hallucinante de *Malpertuis*...



Créée en 1954, suspendue en 1974 faute de succès populaire, la série « Angoisse » compte 261 volumes, dont une large part est dévolue aux « détectives de l'étrange » les plus variés, mais dont le représentant le plus « orthodoxe » est Teddy Verano³². Débutant par la publication d'un classique du fantastique anglo-saxon, *Cimetière de l'effroi* de Donald Wandrei, la collection, d'un niveau souvent inégal, s'oriente rapidement vers des auteurs exclusivement français et présente, pour une part, des intrigues policières basiques, saupoudrées d'un peu de fantastique pour répondre aux impératifs de la série.

Une autre part comporte des récits fantastiques classiques. Fait troublant, certains auteurs de la collection du Fleuve Noir « Spécial Police » ont émargé à la série « Angoisse » : G.-J. Arnaud, Peter Randa, Dominique Arly, André Caroff, Pierre Pelot (sous le nom de Pierre Suragne), et même Frédéric Dard sous les pseudonymes (encore contestés parfois) de Jean Murelli, Patrick Svern, Franc Puig, Agnès Laurent, Georges Gauthier et Virginia Lord (Jean Redon lui a également servi de prête-nom le temps d'un roman, *Les Yeux sans visage*). Mais la plupart, peu à l'aise dans le genre – Caroff et Dard mis à part – n'ont donné que très peu d'œuvres de cette veine³³.

³² On peut aussi citer le personnage de Smith Beffort, héros créé par André Caroff et ennemi juré de la redoutable « Madame Atomos ». Mais ses enquêtes relèvent plus du thriller et de la politique-fiction que du fantastique pur.

³³ Un auteur aussi prolifique que Peter Randa ne parvint à en écrire que cinq en six ans : trois en 1956 (*L'Escalier de l'ombre*, *Le Banquet des ténèbres*, *Veillée des morts*), un en 1960 (*Parodie à la mort*), le dernier en 1962 (*L'Entité négative*). C'est qu'en réalité il les rédigeait sur commande, et non par goût personnel (il avait même horreur de les écrire, comme en a témoigné son fils Philippe) : les responsables du Fleuve Noir lui avaient demandé, ainsi qu'à ses collègues de « Spécial Police », des romans pour la série « Angoisse », espérant ainsi alimenter une collection un peu chic en manuscrits. Randa préférait de très loin le genre policier et la science-fiction, œuvrant inlassablement dans les collections « Spécial Police » (*Le Libéré*, 1956 ; *A moi de jouer ce matin*, 1967 ; *Le Fauve aux abois*, 1977...), « L'Aventurier » (les exploits d'Achille Nau, véritable Arsène Lupin de la société gaulliste) et « Anticipation » (la trilogie *Survie-Baroud-Les Frelons d'or*, 1960 ; le cycle des *Ancêtres*, 1963-1973 ; *Périls sur la galaxie*, 1976...). Il donna aussi, sous son vrai nom d'André Duquesne, quatre polars en Série Noire et une quinzaine dans la collection « Un Mystère » des Presses de la Cité. C'est dire si le genre fantastique lui était étranger !

Illustrées par les magnifiques couvertures à dominante bleu-vert de Michel Gourdon, cette série est devenue très prisée des collectionneurs et, en dépit de flottements dans son orientation (elle hésite entre le fantastique gothique, le roman à suspense et le thriller), elle comporte de nombreuses réussites. Des auteurs comme Marc Agapit, B.R. Bruss ou André Ruellan (alias Kurt Steiner) assureront même une production aussi régulière que profondément originale, signant de multiples chefs-d'œuvre. Et d'autres écrivains plus intermittents de la collection, comme G.-J. Arnaud, Pierre Suragne, Jean-Pierre Andrevon (alias Alphonse Brutsche), Jean Murelli³⁴ ou Benoît Becker³⁵ ont eux aussi rédigé d'excellents récits. L'amateur intéressé et friand de découvertes pourra jeter un coup d'œil à la bibliographie en fin d'article, où se trouve un petit guide exhaustif des meilleurs romans de la série « Angoisse ».

En revanche, parler de chef-d'œuvre au sujet des aventures de Teddy Verano, de Maurice Limat, serait s'avancer beaucoup. Détective privé, Verano est profondément convaincu de la réalité des forces occultes qu'il affronte. Il se mesure parfois à des adversaires surnaturels ou doués de pouvoirs psychiques maléfiques ; à partir de 1968, la personnalité de Verano s'efface même au profit de l'un de ces monstres, la redoutable Méphista, qu'il affronte régulièrement avant de réussir, peu à peu, à en faire une sorte d'alliée. Celle-ci se dissimule sous l'alias d'Edwige Hossegor, une actrice paisible ; mais, selon le bon vieux procédé du docteur Jekyll et de Mr Hyde, il lui suffit de prendre ses rôles un peu trop à cœur pour que son double maléfique se réveille, semant alors la destruction. Après l'ouvrage qui porte son nom, Méphista sera l'héroïne perverse de douze autres aventures. Tous ces récits sont d'une lecture agréable, sans plus, et témoignent surtout du savoir-faire d'un auteur rodé à tous les trucs et astuces du roman populaire. Il manque, dans ces ouvrages un peu ternes et mécaniques à la longue, la pointe de génie, l'imaginaire un peu fou, le baroquisme dans la succession des scènes,

³⁴ Qui est, rappelons-le, un pseudonyme de Frédéric Dard – au point que ses ouvrages les plus réussis apparaissent comme des *remakes* des « petits formats » de Dard : *Noir est ton retour* (1960) est une réécriture évidente de *Cette mort dont tu parlais* (1957), *Les Noirs paradis* (1964) empruntent de façon troublante au *Monte-charge* (1961). Quant aux autres, ils reprennent les détails de certaines intrigues conçues par Dard dans la partie « avouée » de son œuvre : un roman fantastique comme *Ce mur qui regardait* (1959) servira d'« étude préparatoire » au futur *Ma langue au Chah* (1969), signé San-Antonio – qui en reprendra les décors.

³⁵ Pseudonyme partagé par José-André Lacour (pour les romans de fantastique gothique), Jean-Claude Carrière (pour la série des « Frankenstein ») et un troisième auteur encore inconnu, quoique bien des hypothèses aient circulé à son sujet (on a pensé à Guy Bechtel, voire à la romancière Christiane Rochefort elle-même ; mais, interrogé en 2008 par Julien Dupré lors du Salon du Livre de Mouans-Sartoux, Jean-Claude Carrière a nié ces possibilités tout en précisant que les trois auteurs n'avaient aucun contact entre eux).

des actions, des décors, qui est l'apanage des aventures de Harry Dickson.

Les continuateurs d'Harry Dickson

Malgré son statut d'ancêtre du roman populaire, le « Sherlock Holmes américain » ne tomba cependant jamais en complète désuétude et, de tous les « détectives de l'étrange », demeure encore aujourd'hui le plus lu et le plus recherché. De nombreuses rééditions des fascicules originaux (successivement par Marabout, la Librairie des Champs Elysées³⁶, les Nouvelles Editions Oswald, Corps 9, Lefrancq) préservent le feu sacré de l'aventure (même si certains de ces éditeurs n'allèrent pas jusqu'à une intégrale des aventures d'Harry Dickson). Mieux encore, elles ont permis d'alimenter un culte secret à cette œuvre, suscitant même des vocations parmi de nombreux jeunes auteurs, qui, à leur tour, mirent en scène Harry Dickson à leur manière, sérieuse, ou parodique – et, même, parfois, les deux. En y réfléchissant, ce n'est pas un phénomène si surprenant. Les jeunes écrivains découverts et encouragés par Howard Philips Lovecraft n'ont-ils pas, après la mort de leur maître et ami, repris les légendes et mythes de Cthulhu et mis en scène, à leur tour, ses cultes ignobles ? August Derleth, Donald Wandrei, Clark Ashton Smith, Robert Bloch, Henry Kuttner et bien d'autres ont ainsi aidé à la survivance de cet univers sans égal et passé le « flambeau Lovecraft » à de nouvelles générations.

Ce fut tout d'abord le fanzine *Lunatique* qui, en février 1971, rendit hommage à Harry Dickson, par le biais de son numéro 60 qui est un immense « à la manière de » : deux nouvelles de Jacques Herment, « L'Honorable Mr Belooth » et « Enquête dans un fauteuil », ressuscitèrent le « Sherlock Holmes américain », à la plus grande joie des fans, heureux de constater que leur héros ne sentait pas encore la naphthaline...

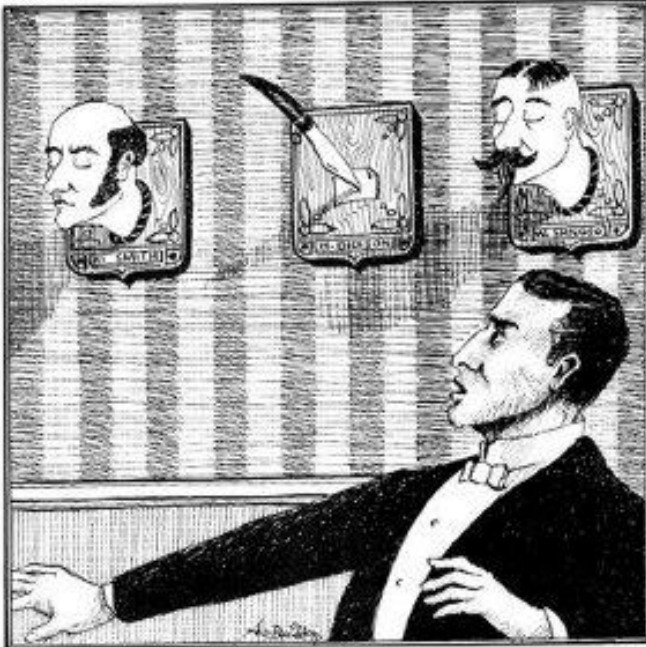
³⁶ Qui se trouve également derrière la fameuse collection « Le Masque ».



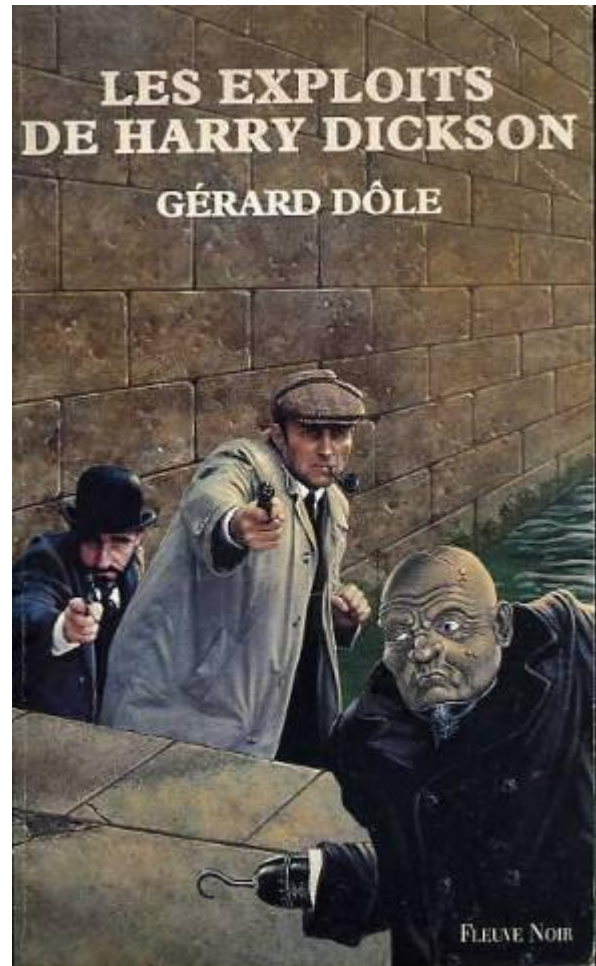
No. Special

L'Honorable M^r Belooth

Prix fr. 1.52



Needles, Harry Dickson, Assolvi, découvre qu'une pièce de chaise lui était réservée dans cette étrange galerie de portraits.



Quelques années plus tard, la revue périodique *Le Fulmar* – baptisée ainsi en hommage aux *Contes du Fulmar* d'un certain John Flanders (mais plus connu sous le nom de Jean Ray !) – publia dans ses numéros 5, 9, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 de nouvelles aventures d'Harry Dickson, rédigées par Claude Robin, Jacques Herment, et, surtout, par Gérard Dôle. Cela se passait en 1984, date à laquelle le Cercle des Elèves de Harry Dickson est créé à Paris. Dôle publia ensuite aux éditions Corps 9, trois recueils de nouvelles inédites mettant en scène le « Sherlock Holmes américain » : *Les Fantômes de la Tamise* (1984), *Terreur sur Londres* (1985) et *Le Fantôme du British Museum* (1989)³⁷. L'idée lui plut assez pour reprendre, quelques années plus tard, le principe dans de nouveaux recueils : *Le Vampyre des Grampians* (2003), *Le Loup-Garou de Camberwell* (2004) et *Le Diable de Pimlico* (2006).

Plus récemment, l'éditeur indépendant Le Carnoplaste a mis en chantier de nouveaux fascicules reprenant les personnages d'Harry Dickson, Tom Wills et quelques autres, dans le cadre d'aventures plutôt

³⁷ Qui furent par la suite rassemblés en un volume sous le titre *Les Exploits d'Harry Dickson*, Fleuve Noir, coll. « Super Poche », 1996.

parodiques. Mais le célèbre détective a été également ressuscité par les éditions Rivière Blanche, qui a fait appel à plusieurs auteurs pour écrire de nouvelles aventures à ce personnage, un peu plus orthodoxes et convaincantes ; cinq tomes sont parus à ce jour, entre 2008 et 2010. Enfin, un nommé Brice Tarvel apporte lui aussi, depuis quelques mois, sa contribution au mythe en livrant au lecteur affamé les *Dossiers secrets d'Harry Dickson* (deux nouvelles par tome)³⁸.

Enfin, le Sherlock Holmes américain a connu une nouvelle carrière dans la bande dessinée, là encore avec des fortunes diverses : si les *Aventures de Harry Dickson* (huit albums)³⁹, scénarisées par Christian Vanderbaeghe et dessinées par Zanon, se veulent des adaptations des originaux de Jean Ray, cette série réduit le personnage et son monde à un ersatz de « Blake et Mortimer ». Cependant, plus fidèle à l'esprit de Jean Ray est la série « Harry Dickson » (douze albums)⁴⁰ dessinée par Olivier Roman, sur des scénarii originaux de Richard D. Nolane. Le personnage d'Harry Dickson a également inspiré la série « Dick Hérisson » (onze albums)⁴¹ de Savard, qui rend de fréquents hommages à son prédécesseur par l'atmosphère qui se dégage de ses enquêtes et par certains détails amusants (le nommé Dick Hérisson habite... rue Jean-Ray !)

³⁸ Brice TARVEL, *Les Dossiers secrets d'Harry Dickson (tome 1)*, Noisy-le-Sec, éd. Malpertuis, 2009. Le tome 2 est à paraître.

³⁹ *La Bande de l'araignée* (éd. Art & B.D. 1986), *Les Spectres-bourreaux* (éd. Art & B.D., 1988), *Les Trois cercles de l'épouvante* (éd. Art & B.D., 1990), *Le Royaume introuvable* (éd. Art & B.D. 1994), *L'Étrange lueur verte* (éd. Art & B.D. 1997), *La Conspiration fantastique* (éd. Dargaud, 1999), *Echec au roi* (Art & B.D. 2002), *Le Temple de fer* (éd. Art & B.D., 2004).

⁴⁰ *L'Île des possédés* (Soleil Productions, 1992), *Le Démon de Whitechapel* (Soleil Productions, 1994), *Les Amis de l'enfer* (Soleil Productions, 1995), *L'Ombre de Blackfield* (Soleil Productions, 1997), *La Nuit du météore* (Soleil Productions, 1998), *Terreur jaune* (Soleil Productions, 2000), *Les Loups de Darkhenge* (Soleil Productions 2001), *Le Sanctuaire du Grand Ancien* (Soleil Productions, 2002), *Le Secret de Raspoutine* (Soleil Productions, 2003), *La Sorcière du Kent* (Soleil Productions, 2004), *Le Semeur d'Angoisse* (Soleil Productions, 2005), *Le Diable du Devonshire* (Soleil Productions, 2008), *L'Héritage maudit de Rennes-le-Château* (Soleil Productions, 2009).

⁴¹ *L'Ombre du Torero* (Dargaud, 1984), *Les Voleurs d'oreilles* (Dargaud, 1985), *L'Opéra maudit* (Dargaud, 1987), *Le Vampire de La Coste* (Dargaud, 1990), *La Conspiration des poissonniers* (2 tomes) (Dargaud, 1993), *Frères de cendres* (Dargaud, 1994), *Le Tombeau d'Absalom* (Dargaud, 1996), *La Maison du pendu* (Dargaud, 1998), *Le Septième cri* (Dargaud, 2000), *La Brouette des morts* (Dargaud, 2002), *L'Araignée pourpre*, 1^{ère} partie : *Le Second testament du Docteur Nulpar* (Dargaud, 2004 ; la deuxième partie, *Le Secret de l'abbaye maudite*, n'a jamais paru).

CONCLUSION : L'APPEL DU FANTASTIQUE

Même s'il témoigne de la profonde connivence qui existe entre le genre policier et le fantastique, le « détective de l'étrange » est aujourd'hui une denrée plutôt rare : issu d'une tradition ancienne de la littérature populaire (connectée avec les « Fantômas », les « Judex », voire les « Arsène Lupin »), il est victime du déplacement de cette littérature vers des formes plus actuelles, et, aujourd'hui, n'est guère utilisé que sous quelques figures précises (Harry Dickson demeurant l'archétype principal), à seule fin de parodie ou d'entretenir une petite franc-maçonnerie de fans. Qu'eût dit le « Sherlock Holmes américain » d'une telle situation, lui qui se piquait de mettre fin aux cultes secrets ?

Il est dommage que l'amateur de ce type de littérature ait énormément de peine à se procurer ces classiques, qui méritent plus que l'idolâtrie de quelques chapelles, et dont la qualité littéraire est au-dessus de bien des productions standard. Faute de rééditions récentes, ou à la suite des faillites successives de petites maisons d'édition qui ont eu l'audace de les remettre sur le marché, seuls les bouquinistes, ou une longue traque sur Internet, permettent désormais de se les procurer. Le lecteur trouvera d'ailleurs en fin d'article une liste de magasins ou de sites Internet susceptibles de pallier cette pénurie, et sa fringale personnelle.

Vu les progrès constants de la technique, il est possible que les lecteurs d'aujourd'hui trouvent moins leur compte d'émerveillement à la lecture des exploits des « détectives de l'étrange » : que peuvent un Harry Dickson ou un John Silence contre les formidables possibilités technico-scientifiques mises en œuvre après eux ? Leurs recherches occultes, leurs gaz pseudo-annihilateurs et leurs génies du Mal font désormais piètre figure devant un homme capable d'aller sur la Lune, de se détruire à l'occasion d'un formidable holocauste atomique, ou de courir vers le dernier film d'horreur à la mode. Lire les aventures de Harry Dickson et de ses semblables, c'est retrouver un monde aussi figé et suranné que les courts métrages de Méliès, où un voyage dans la Lune était affaire de ficelles plus ou moins grosses.

D'où vient, pourtant, que le plaisir que nous avons à lire leurs tribulations soit aussi vif ? C'est, outre la nostalgie, leur profonde valeur d'univers littéraire, par-delà les cloisonnements universitaires et critiques, que nous proposent Harry Dickson, John Silence, Thomas

Carnacki et bien d'autres. Alors que le « polar pur », le « fantastique pur » ou la « hard science » se démodent assez vite, ces récits se survivent parce qu'ils ne font pas appel à des codes, mais à la seule empathie de leurs lecteurs. On se prend à les lire comme des enfants, ou des concierges, exactement comme on avalerait des contes de fées, à la différence que ceux-là s'adressent, avant tout, à des adultes. Il y a en eux une sorte d'ivresse de la narration, perdue aujourd'hui après un siècle de catégorisations à outrance et de « soupçons » sur l'art même du roman. Le talent romanesque n'est peut-être pas affaire de genres, de techniques conscientes ; peut-être ne repose-t-il que sur la capacité qu'a un écrivain de s'asseoir à son bureau, de prendre sa plume et d'écrire, en toute innocence : « Il était une fois... »

Jean-Paul Labouré
Lyon, décembre 2009-janvier 2010.